

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***L'Enfant du cinquième nord* de Pierre Billion**
Pierre Billion, *l'Enfant du cinquième nord*, Montréal,
Québec/Amérique, 1981, 323 p.

Michel Lord

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1982). Compte rendu de [*L'Enfant du cinquième nord* de Pierre Billion / Pierre Billion, *l'Enfant du cinquième nord*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 323 p.] *Lettres québécoises*, (28), 36–36.

L'Enfant du cinquième nord

de Pierre Billon

On ne peut dire que Pierre Billon ait réussi un coup de maître avec *l'Enfant du cinquième nord*¹. Tout se passe comme s'il avait voulu trop en dire sur une société qu'il juge sévèrement.

Après un prologue où l'atmosphère étrange semble annoncer un roman de SF de la meilleure facture, voilà que le récit languit et se perd en épisodes de toutes sortes. Daniel, le narrateur, est ce haut fonctionnaire fédéral désespéré de voir sa fille se mourir d'un cancer. Hospitalisée dans la même chambre que le jeune Max Sieber, elle guérit mystérieusement, comme d'ailleurs les quinze autres enfants qui sont entrés en contact avec Max. Ce dernier possède le pouvoir de régénérer les tissus organiques mais également de détruire la matière inorganique. Aussi, le Pentagone s'immisce-t-il dans les affaires canadiennes en décidant d'isoler Max et de s'en servir à des fins militaires.

Cet enfant, le héros éponyme, n'apparaît vraiment qu'à deux reprises dans le roman. Doué de ce pouvoir mystérieux que les savants et les médecins n'arrivent pas à expliquer, il symbolise en quelque sorte la simplicité qui échappe au monde des adultes et à la classe dirigeante en particulier. Le narrateur prend d'ailleurs souvent à partie le monde politique canadien par le truchement du ministre Butler (entendre valet) : « Pour qui connaissait à l'époque le gratin d'Ottawa, la médiocrité chez un politicien fédéral ne pouvait être tenue pour un signe distinctif » (p. 46). En se servant du drame de sa fille comme point d'appui, le narrateur semble en profiter pour régler des comptes. Il s'acharne contre l'in-

dustrie abusive du traitement du cancer, contre l'utilisation dégradante des Canadiens français à Ottawa et contre la manipulation et l'injustice en général. L'image qui sert d'ancrage à tous ces motifs est cet effet Sieber, ce pouvoir merveilleux qui s'accorde avec la nature et entre en conflit avec tout ce qui la dérange. Rien de plus normal, dans ce contexte, à ce que le narrateur s'attarde un moment à évoquer le mythe du bon sauvage et fasse sienne la thèse de la supériorité de la nature sur la technologie.

Si la contagion de l'effet Sieber devait continuer de s'étendre et franchir les limites de la base militaire, les descendants des premiers habitants de Wabashikokak retrouveraient la dignité de leurs ancêtres, dans la lutte pour la survivance. En revanche, les Blancs s'enfuiraient en débandade, impuissants à s'adapter à la perte de leur confort et à la ruine de leurs technologies. (p. 244)

Et comme tout avorte et que la science se montre impuissante à utiliser à bon escient les pouvoirs de l'enfant (il meurt victime de l'incurie d'un militaire) le narrateur se retire de la fonction publique et va se refaire une santé sur une île américaine.

Voilà certainement une façon de présenter certains problèmes modernes mais je ne suis pas sûr que le livre réussisse là où l'effet Sieber avait échoué. Il y a d'abord les premiers chapitres qui sont parsemés de phrases extrêmement mal tournées comme celle-ci :

J'entrai et soulevai la Souris de terre pour la serrer contre moi, avant d'aller donner la main au Dr

Vecchio, je ne veux rien interrompre et je peux revenir plus tard, mon ex-femme vous a téléphoné l'autre jour. Il me sourit largement dans sa barbe soignée, il était stagiaire et se nommait Pépin, et voici justement le Docteur. (p. 50)

Avec de telles phrases, le récit a tout pour faire décrocher le lecteur. Curieusement, ce genre d'inélegance se corrige après le troisième chapitre. Le manuscrit aurait dû être révisé plus attentivement. D'autre part, le récit se disperse en une mise en scène qui tente d'intégrer beaucoup trop de personnages qui n'ont qu'un rapport ténu entre eux. L'économie de l'intrigue s'en ressent. Tout l'épisode qui se déroule à la Jamaïque aurait pu être rayé sans grand dommage pour le roman. Et malheureusement, dans son ensemble, l'écriture ne réussit pas à colmater les brèches. Le mérite de l'œuvre réside avant tout dans ce regard lucide et impitoyable que le narrateur jette sur la société. Et si le romancier cherchait à nous indigner, il y est parvenu parfois mais il n'a pas vraiment réussi à produire ce « plaisir du texte ». On trouve, par contre, certains épisodes qui méritent qu'on s'y arrête. Lorsque le narrateur se rend dans le nord de l'Ontario à la recherche de l'enfant, Billon parvient à créer une atmosphère lunaire digne de la SF. Aussi, malgré ses failles, *l'Enfant du cinquième nord* n'en reste pas moins un livre à lire car, par son caractère hybride, il peut correspondre à ce monde qui nous échappe et nous désespère.

1. Pierre Billon, *l'Enfant du cinquième nord*, Montréal, Québec /Amérique, 1981, 323 p.